Document generated on 07/19/2025 2:14 p.m.

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

Ciné-Bulles
LE CINÉMA D'AUTEUR AVANT TOUT

Entretien avec Frédérique Collin

Henry Welsh

Volume 8, Number 1, August–October 1988

URI: https://id.erudit.org/iderudit/34344ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Welsh, H. (1988). Entretien avec Frédérique Collin. *Ciné-Bulles*, *8*(1), 30–33.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Filmographie de Frédérique Collin :

1969 : ***Question de vie*** *d'André Théberge*
1971 : ***le Temps d'une chasse*** *de Francis Mankiewicz*
1971 : ***la Conquête*** *de Jacques Gagné*
1972 : ***les Allées de la terre*** *d'André Théberge*
1972 : ***Françoise Durocher, waitress*** *d'André Brassard (c.m.)*
1972 : ***Réjeanne Padovani*** *de Denys Arcand*
1973 : ***Noël et Juliette*** *de Michel Bouchard*
1973 : ***Il était une fois dans l'Est*** *d'André Brassard*
1973 : ***À l'aise dans ma job*** *de Michel Moreau (c.m.)*
1973 : ***Un procès criminel*** *de Francis Mankiewicz (c.m.)*
1973 : ***Une cause civile*** *de Francis Mankiewicz (c.m.)*
1973 : ***l'Île jaune*** *de Jean Cousineau*
1974 : ***Gina*** *de Denys Arcand*
1975 : ***l'Amour blessé*** *de Jean Pierre Lefebvre*
1975 : ***l'Absence*** *de Brigitte Sauriol*
1978 : ***Avoir 16 ans*** *de Jean Pierre Lefebvre*
1979 : ***la Cuisine rouge*** *(coréalisation avec Paule Baillargeon)*
1982 : ***Lucien Brouillard*** *de Bruno Carrière*
1984 : ***Celui qui voit les heures*** *de Pierre Goupil*
1986 : ***la Couleur encerclée*** *de Jean et Serge Gagné*
1987 : ***Marie s'en va-t-en ville*** *de Marquise Lepage*
1988 : ***Lamento pour un homme de lettres*** *de Pierre Jutras (c.m.)*
1988 : ***Leçon de choses*** *de Jacques Leduc*

Henry Welsh

« Le cinéma québécois nous ressemble de moins en moins. »

■ De ses premiers rôles au cinéma, de **Gina** à **Marie s'en va-t-en ville**, en passant par **Réjeanne Padovani**..., combien de personnages ont dû leur force, leur authenticité à la vigueur et à la force de conviction qui animent Frédérique Collin, ou devrait-on dire, comme pour les divas, « LA » Collin ? En effet, de ce tempérament, de cette capacité de résistance, il sourd un tumulte, une envie de renverser les acquis, de faire irruption dans le monde à paillettes du cinéma. Une résistance aux modes, aux facilités du système, certes, mais aussi une opposition véhémente à tout ce qui ne grandit pas le métier d'acteur. Comme les rôles frileux ou convenus, comme les imitations pusillanimes des grandes stars voisines ! Pour cette actrice qui aime les risques, sur la scène comme sur le plateau, la route doit être celle d'une lutte constante pour l'affirmation qu'il est possible ici et maintenant de laisser éclore les meilleurs talents, les meilleures promesses d'avenir du cinéma québécois. Dans les lignes qui suivent, elle dit ses espoirs mais aussi les digues qui tentent de contenir l'invention, la création et la richesse. Frédérique Collin n'est sans doute pas seule à crier certaines vérités...

Ciné-Bulles *: J'aimerais que tu me parles des débuts de ta carrière ?*

Frédérique Collin : À voir les articles publiés depuis et ce que je pensais au début de ma carrière, je pense que je suis restée la même. Aujourd'hui, c'est pire que c'était alors. À l'époque, déjà, on se battait pour la parole, pour la création, pour un cinéma qui était près de nous. Et on se faisait critiquer parce qu'il était trop près de nous. Il ne fallait pas que cela nous ressemble, il fallait que cela ressemble à quelque chose d'autre. Maintenant le cinéma québécois nous ressemble de moins en moins.

Ciné-Bulles *: Y a-t-il une crise dans la création ou une crise du métier d'actrice ?*

Frédérique Collin : Une crise point ! Une crise de la création ? Il n'y a pas moins d'auteurs mais il y a moins de films d'auteur, c'est-à-dire que les productions coûtent de plus en plus cher. Cela prend trois ou quatre millions pour faire un long métrage qui ressemble aux longs métrages à travers le monde. Pourtant, il n'y a pas plus de sous cette année pour le cinéma, alors on donne des compensations de 10 000 ici, 10 000 là, à des gens qui écrivent. Cela ne veut pas dire qu'il va y avoir une continuité. On paie pour que les gens ne crient pas trop fort. Comme le Bien-être social.

Ciné-Bulles *: Mais il y a encore* ***la Couleur encerclée***, ***Marie s'en va-t-en ville***, *il y a quand même des gens qui réussissent à faire des films personnels.*

Frédérique Collin : Oui, mais faut-il mourir à chaque fois ? Non !

Ciné-Bulles *: Pour* ***Marie s'en va-t-en ville*** *cela a été si dur.*

Frédérique Collin : Pour **Marie-s'en va-t-en ville**, non, disons que c'est un premier long métrage... Cela prend trois ans pour se rendre là. C'est dur pour la scénariste et réalisatrice, pour les gens qui travaillent autour d'elle et pour moi l'actrice qui ai attendu un an et demi avant que cela se fasse. Ce n'est jamais sûr, mais le personnage est là, il m'habite. J'y ai pensé pendant un an, alors quand j'ai commencé à tourner, je savais où j'allais. D'une certaine façon, cela permet de mûrir le personnage. On me dit qu'on va tourner au mois de septembre, alors je ne cherche pas nécessairement quelque chose, puis au mois de septembre j'apprends que cela va être au mois d'avril. Et c'est reporté en septembre... Ce qui fait qu'on perd énormément de temps et qu'on n'est pas disponible pour autre chose. Je suis très tenace, mais pas au point de vouloir être à bout de souffle.

Ciné-Bulles *: Tu as été coréalisatrice de* ***la Cuisine rouge*** *avec Paule Baillargeon. Est-ce qu'il y aurait des choses que tu pourrais dire mieux en*

tant que réalisatrice ou que tu n'as pas l'occasion de dire en tant qu'actrice?

Frédérique Collin: Mieux, j'espère que je pourrais dire mieux en tant que réalisatrice. J'ai toujours considéré, même dans mon métier d'actrice, qu'il y avait quelque chose que je transportais dans cette pièce, dans mon personnage; pour moi, la parole a toujours été importante. La recherche, la forme, l'esthétique comptaient aussi, mais le fond a toujours été plus important que tout le reste. J'ai toujours eu envie de dire comment je voyais, comment je ressentais les choses. Et si j'ai la possibilité, je vais continuer de le dire avec les moyens que j'ai.

***Ciné-Bulles**: Apparemment, parmi les choses que tu as à dire, il y a la place d'une auteure ou d'une femme actrice... Tu as affirmé une personnalité féminine plutôt qu'un personnage.*

Frédérique Collin: Féminine oui, masculine aussi. Je pense à l'individu, à la personne, en tant que femme aussi mais je m'identifie plus à un être qu'à un sexe, féminin ou masculin. À l'époque du féminisme, j'ai senti qu'il y avait quelque chose en révolte et qui s'est affirmé comme cela. Mais, à un certain moment je me suis aperçue que je ressemblais à mon père. Je l'ai peut-être cherché parce que je l'ai perdu quand j'étais toute jeune. Finalement, je l'ai cherché toute ma vie, tellement que je suis devenue mon père et que j'ai assumé cette position par rapport à mes trois enfants. Et là je me suis rendu compte qu'on est peut-être double, triple. Parfois, je me sens crabe ou corneille. Je me suis identifiée à un crabe parce que l'astrologie a fait aussi partie de moi à un moment. Je ressens les choses comme un crabe qui s'en va toujours en diagonale. Je sens les choses comme cela, avec mon côté plutôt que frontalement. Je vois mieux les gens du côté droit qu'en face, je les sens mieux. Cela peut même influencer le choix d'un rôle. C'est avec cette sensibilité que j'approche un personnage plutôt qu'avec son extérieur. Comme la prostituée Sarah dans **Marie-s'en va-t-en ville**, dans laquelle je suis rentrée de biais, par la faille... Je n'attaque jamais de front.

***Ciné-Bulles**: Quand on te propose un rôle au théâtre, as-tu besoin de te représenter les images et le décor ou comprends-tu par le texte?*

Frédérique Collin: Le texte est l'ensemble de la pièce. Je le lis toujours d'un trait et je le laisse là. Je laisse les choses qui m'ont frappée venir d'elles-mêmes. L'extérieur, l'habillement vient à la fin. C'est ce qui complète le personnage ou même le mouvement de déplacement sur scène. Au cinéma, le déplacement vient tout seul quand je suis prête... je n'ai pas à le chercher. Un personnage ne se déplace pas pour rien. Mais, il y a différentes façons d'approcher les personnages: j'ai vu, au Grand cirque ordinaire, surgir tout à coup un personnage fantastique à partir d'un objet ou d'un vêtement, des choses très extérieures. Je pense à Guy Thauvette, Gilbert Sicotte, Paule Baillargeon qui avaient cette façon de travailler que je ne connaissais pas du tout. J'ai développé ma façon de travailler mais je m'adapte aussi au réalisateur, à la réalisatrice. L'acteur est celui qui

« La publicité, à mon avis, ça nuit plus que ça aide. On devient esclave du public et des critiques, y faut garder le contrôle d'un rendement infaillible pour qu'on ne se tanne jamais de te voir la face... J'veux pas être une autre victime de la gloire. Tout ce que j'ai d'important à dire, c'est par la bouche des personnages que j'incarne que je le fais... Et, le plus important, c'est que je veux travailler très longtemps. Et comme on te porte aux nues aussi vite qu'on te jette la pierre, j'ai opté pour l'ombre et je ne reviendrai jamais sur mes positions. »
*(Frédérique Collin, **Dimanche matin**, 28 avril 1974)*

Gina

Frédérique Collin, ***Marie s'en va-t-en ville***

porte le lieu, la situation. Il faut lui faire confiance et savoir l'aider à faire surgir des choses. Le lieu s'anime parce que l'acteur est là.

***Ciné-Bulles**: Quelle part laisses-tu à l'improvisation?*

Frédérique Collin: Cela commence le soir de la première; le travail s'est fait deux mois avant et peut-être même plus tôt. Le travail avec le public, c'est bien différent, cela m'oblige à réagir différemment. Parfois je me perds, et cela redevient confus; je peux perdre mon personnage le soir d'une première. À chaque représentation la lumière s'éteint, c'est fugitif... éphémère.

***Ciné-Bulles**: Ce facteur d'improvisation, c'est la réponse du public.*

Frédérique Collin: Oui et aussi les acteurs, les actrices qui sont sur scène ensemble. Le spectacle s'améliore aussi. Quand je vois les critiques venir démolir un show parce que cela ne correspond pas à l'idée qu'ils se font du théâtre ou de telle pièce! Ils ne sont même pas capables de s'imaginer que, dans deux semaines, le show va être très différent. Il va s'être ramassé, les acteurs vont commencer à avoir du plaisir. Cela dure quatre semaines au plus une pièce au Québec, on n'a presque pas le temps de fignoler le spectacle que c'est déjà terminé. Ce que je reproche à la critique ici en général, c'est qu'elle ne voit pas le tort qu'elle fait souvent à démolir. C'est tellement dur pour des acteurs de théâtre ou pour le monde du cinéma de faire quelque chose, c'est tellement long et il y a tellement de monde qui crève de faim. On travaille pendant deux mois et on se donne le soir de la première devant tous les critiques assis dans la salle et, selon qu'ils ont bien mangé le soir ou qu'ils ont mal digéré, ils vous démolissent. Selon qu'on ressemble ou pas à ce qu'ils aiment, ils vous démolissent. Comme ce qui est arrivé avec le Théâtre de 4 sous, ils ont été en désaccord avec la direction et pendant deux ans tous les shows ont été démolis, systématiquement. Ils n'ont pas compris que c'est tellement dur de faire quelque chose ici.

***Ciné-Bulles**: Les choses ont beaucoup changé?*

Frédérique Collin: Cela s'amplifie. C'est la machine, l'industrie, l'argent, le pouvoir. De moins en moins dire ce que l'on pense, ne rien dire, la représentation et, surtout, ne pas parler...

***Ciné-Bulles**: Tu y penses parfois quand tu te prépares à jouer un rôle au cinéma ou au théâtre?*

Frédérique Collin: Je n'y pense pas. J'essaie de faire les choses comme elles doivent être faites. Je ne pense pas à ce que la critique peut penser. Je ne veux pas penser à cela.

***Ciné-Bulles**: Mais cela ne te met pas en conflit avec le réalisateur?*

Frédérique Collin: Quand j'accepte de travailler avec un metteur en scène, je l'accepte en partant. Je prends la parole... Il faut rester souple aussi, mais les gens avec qui je travaille, ce sont des gens avec qui je m'entends bien, des gens que j'estime. Il y a plusieurs manières de travailler. Marquise Lepage en était à son premier long métrage et j'étais très attentive à sa sensibilité. J'aimais beaucoup la simplicité de son scénario. Je respecte cela énormément.

***Ciné-Bulles**: Avais-tu l'impression que le film reposait sur tes épaules?*

Frédérique Collin: Oui et non. Oui, parce que c'est un personnage qui était très présent. Non, parce qu'il y avait Geneviève Lenoir et que je ne sentais pas que je la supportais, elle était aussi forte que moi. L'équipe technique, tout le monde était très présent, d'une très grande générosité. Il y a toujours de petites étincelles, mais cela en prend dans la vie, sinon... Je suis très amoureuse de mon personnage, du film. J'avais de l'espace dans ce personnage. Je n'étais pas à l'étroit dans mon costume, je pouvais exprimer plein d'émotions.

Mais c'est dur pour les actrices ici. Il y a plus de rôles de gars. Comme dans **Un zoo, la nuit**, comme dans le prochain film de Denys Arcand, il y a plus de rôles de gars que de rôles moins conventionnels pour femmes. Souvent, à l'écran c'est difficile de trouver des rôles de femmes qui pensent, qui nous ressemblent, qui sont près de ce que nous sommes. Le personnage de **Marie s'en va-t-en ville** me ressemblait, pas parce que j'ai fait le trottoir mais parce qu'elle était «poquée» par la vie, parce qu'elle avait vécu des choses, parce qu'elle avait mon âge, parce qu'elle était en lutte aussi. Et elle se défendait, c'est quelqu'un qui avait perdu l'amour. Quelqu'un qui avait peut-être une nouvelle façon de voir les choses, pas nécessairement amère.

***Ciné-Bulles**: Si tu comptais les pièces de théâtre et les films dans lesquels tu as joué, tu verrais beaucoup de rôles comme cela?*

Frédérique Collin: En réalité, j'ai été chanceuse comme actrice. J'ai travaillé pas mal mais j'ai eu un arrêt d'à peu près dix ans comme actrice. Cela correspond à **la Cuisine rouge**, à ma dernière-née. J'ai travaillé jusqu'à l'âge de 30 ans sans arrêt. Je venais d'avoir un troisième enfant et j'avais envie de vivre près d'eux, de prendre le temps de respirer un peu, de voir ailleurs. Cela correspond aussi au désir de prendre la parole avec Paule Baillargeon dans **la Cuisine rouge**. Cela a pris quand même quatre ans et puis cela a été tellement dur de faire ce film. Mais combien enrichissant. Tellement épouvantable aussi, et cela m'a pris deux ans pour m'en remettre. Puis de là est sorti le court métrage que j'ai fait il y a quatre ans et que je complète avec l'aide du Conseil des arts du Canada et de l'Office national du film. Et j'ai travaillé sur le film en campagne, isolée, pour mettre en pratique ce que j'avais appris. C'était la première fois que je me trouvais derrière la caméra et je retrouvais là une passion que j'avais un peu perdu. J'ai d'autres projets de réalisations avec les scénaristes Marie Baillargeon et Jeanne-Mance Delisle.

***Ciné-Bulles**: Tu es revenue au métier.*

Frédérique Collin: Il fallait bien que je mange... J'avais le goût de jouer, après huit, neuf ans. Je ne l'ai pas senti passer ce temps-là. J'ai toujours été en action pendant ce temps ou à vivre une passion. Alors quand j'ai eu besoin de jouer, je suis revenue et j'ai refait mon chemin, tranquillement.

***Ciné-Bulles**: Maintenant, comment vois-tu le développement de tes rôles, de ton avenir, des choses que tu as envie de faire ou de ne pas faire?*

Frédérique Collin: Je n'ai pas le temps de penser à ce que je ne veux pas faire, je pense juste à ce que je veux faire. Prendre la parole de plus en plus. Je dois avoir une frustration, peut-être parce que j'ai trois enfants et que je vois où s'en va la planète. Je sens l'urgence de dire ce que je sais. Je n'en sais pas beaucoup, mais j'ai 44 ans, j'ai vécu des amours, des choses. J'ai un certain savoir, des choses que j'ai envie de dire. Je parle comme actrice, ma vie c'est cela. ■

*«Je suis quelqu'un d'explosif, de très spontané. Je me suis aventurée dans la création avec Paule Baillargeon pour **la Cuisine rouge**. J'ai reçu des coups à la sortie du film, les gens disaient que c'était d'la marde. Je n'étais pas préparée à ça.»*
*(Frédérique Collin, **la Presse**, 10 octobre 1987)*

«Je ne lutte pas pour changer quoi que ce soit, je lutte pour moi. Je me sens bien impuissante à agir sur la situation générale. C'est que pour moi il n'y a que l'amour, la passion, les choses ressenties à fond, qui soient vraies. Je ne comprends pas ceux qui arrivent à parler à des milliers de personnes pour leur dire comment vivre: j'aurais trop peur! Je me méfie de moi-même autant que du monde extérieur.»
*(Frédérique Collin, **le Devoir**, 14 juin 1975)*

«Chaque fois que je relis ce que j'ai dit, je suis déçue; ce sont bel et bien mes phrases, mais si un autre les avait dites je ne les aurais pas lues: je les aurais trouvées banales... En fait, c'est par mon travail que j'ai choisi de parler. Une bonne comédienne n'est pas nécessairement une bonne machine à opinions.»
*(Frédérique Collin, **le Devoir**, 14 juin 1975)*